
Les Beaux Sentiments
et la Presse

*DE BEAUX SENTIMENTS QUI S'OPPOSENT
À LA DÉSESPÉRANCE AU GOÛT DU JOUR*

Des gymnasiens lausannois, et leurs profs, confrontés à la réalité: suicide, abus sexuel, politique, enfers du siècle. Telle est la matière du nouveau roman de Jacques-Étienne Bovard. Impressionnant.

Cela se passe ici et maintenant : à Lausanne, entre la fin de l'été 1997 et le printemps 1998, dans un gymnase dont le nom seul est fictif. En cet établissement Edmond-Gillard (clin d'œil à l'auteur de *L'École contre la vie*) travaille un jeune prof de littérature française de trente-trois ans qui pourrait être le double, en plus fragile, de Jacques-Étienne Bovard. Le roman commence à la rentrée des classes, bouleversée par la nouvelle du suicide tout récent d'un élève. Il s'achève quelques mois plus tard, après le bac. Entre-temps, on a déprimé, on a manifesté, on a assisté à une séance du Grand Conseil, on a soutenu un camarade perturbé par un abus sexuel, on a fait une virée à Berlin avec un crochet à l'ancien camp de concentration de Sachsenhausen. Le prof est un peu

tombé amoureux d'une de ses élèves, mais rien ne s'est vraiment passé. On se retrouve à la fin avec la vie devant soi. Quant au lecteur, en dépit de la platitude apparente de ce canevas, il sort de ce roman avec un sentiment mêlé d'émotion et de reconnaissance qui tient à ce que tout le romancier a tiré de ce qui pourrait n'être qu'un livre de plus « sur » l'école ou « sur » la jeunesse, « sur » le suicide ou « sur » la maltraitance.

Une voix montée du dedans

Or *Les Beaux Sentiments* n'est pas un reportage romancé mais un travail d'immersion et d'incarnation. Ses thèmes et ses scènes nous prennent à la gorge, et parfois jusqu'au bord des larmes, parce qu'ils sont vécus de l'intérieur par des êtres merveilleusement poreux et vibrants. On passera complètement à côté du livre en cherchant à en identifier les « modèles » vivants. Le fait que l'auteur ait « vécu » la disparition d'un de ses élèves explique sûrement qu'il traduise avec tant de justesse les résonances du suicide de son personnage, mais la réalité du roman passe tout fait divers local, et si Bovard pousse parfois l'effet du réel jusqu'à nommer des hommes politiques en exercice, son ouvrage n'a rien de naturaliste. Tout s'y forme à fleur de voix, comme à la source de la conscience. La phrase monte du dedans, entrecoupée de points de suspension, et de cette musique naît l'histoire, dans ce flux du récit indirect de ce que ressent le protagoniste s'incorpore le jeu magnifiquement maîtrisé des dialogues. Et voici que s'anime la frise des personnages et que tout prend vie.

Si le suicide de Bertrand Fiaugères, gymnasien brillant dont nul ne s'explique le geste, baigne tout le roman de son ombre, rien n'est finalement révélé de ses motifs, mais ce mystère irrésolu sera le révélateur d'une

nouvelle réalité plus intensément vécue. D'emblée frappé d'un sentiment de culpabilité, François Aubort se demande s'il n'a pas contribué, par ses lectures conseillées, à pousser le garçon au nihilisme. Le soupçon est d'ailleurs relancé par son directeur, et Bertrand ne s'est-il pas jeté dans le lac, les chevilles enchaînées à sa bécane, après avoir achevé un texte sur Ramuz concluant au non-sens de la vie ? Pour un peu, le prof naïf renoncerait à lire Céline ou Beckett. Mais la vie a tôt fait de le rattraper, et ses élèves seront les premiers à lui rappeler qu'il ne sert à rien de se cacher les ombres de la réalité pour ne voir que le « positif ». Plus même, la très émouvante Anne-Sophie, violée naguère par son grand-père, et plus mûre à certains égards que son maître, lui déclare que le *Voyage au bout de la nuit* l'a aidée à vivre. Enfin un autre drame, lié aux abus sexuels qu'un de ses élèves plus jeune subit de la part de son beau-père, va pousser notre saint-bernard à réagir en fonction de ses « beaux sentiments ».

Du côté de la vie

La vie, c'est ainsi le petit Cédric, mal aimé, fuyant sur ses rollers le long des pentes de la ville – Cédric que son père et sa mère divorcés croient un vaurien et que son beau-père si gentil viole à l'insu de tous. La vie, ce sont les collègues du conseil de classe qui voudraient n'être pas ramenés au rang d'éducateurs. La vie, c'est la « petite agitation de fils à papa » des manifs, c'est la Suisse soudain au pilori, ou c'est ce député du Grand Conseil que notre prof ne peut retenir de traiter de « sombre con » devant ses élèves. La vie enfin, c'est le sentiment qui naît en François Aubort à l'égard d'Anne-Sophie, ce sont ses élèves confrontés aux jeunes soldats allemands visitant un ancien camp de concentration, et c'est tout ce

qu'ils lui ont appris jusqu'à lui rendre un certain sens du sacré, tout ce qu'aussi sans s'en douter il leur a donné.

Du microcosme du gymnase au cercle plus large de la cité, puis au vaste monde, le romancier multiplie ainsi les passages et les osmose. Semblable à l'attitude, à la fois intransigeante et tendre, droite et sensible, candide et grave que manifeste François Aubort à l'endroit de ses élèves, Jacques-Étienne Bovard montre, envers ses personnages, une empathie beaucoup plus ample et détaillée, ouverte à l'ambiguïté et aux nuances, que dans ses ouvrages précédents. S'il n'est pas un inventeur de formes ou un styliste original, le romancier se révèle un observateur de plus en plus aigu de la société qui nous entoure, soutenu par une éthique sans faille et une écriture parfaitement appropriée à son objet. Les cyniques ou les imbéciles ricaneront peut-être de ses « beaux sentiments », mais les gens de bonne volonté le reconnaîtront comme un des leurs.

JEAN-LOUIS KUFFER

24 Heures, 1998

QUE DIRE DEVANT UNE CLASSE DE LATIN-GREC OÙ LA MORT S'EST MISE À RÔDER ?

La vie d'un jeune prof est bouleversée par le suicide d'un élève. Avec Les Beaux Sentiments, Jacques-Étienne Bovard a écrit son meilleur roman.

Tout le monde connaît, au moins de manière approximative, la fameuse phrase d'André Gide : *C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature*. La cause paraît entendue : les beaux sentiments n'ont pas la cote, et les grandes œuvres seraient celles qu'une lucidité désenchantée arracherait à cette glu. Les programmes

scolaires en témoignent, qui marquent une prédilection pour les fleurs malades de Baudelaire ou la désolation de Beckett. Interrogez les enseignants : ils préfèrent ça à *La Peste* de Camus suspecte à leurs yeux de promouvoir une philosophie de boy-scout.

Or c'est bien ce qui taraude François Aubort, professeur de français dans un gymnase lausannois, quand il apprend qu'un de ses élèves s'est suicidé durant les vacances d'été. Il se remémore les auteurs étudiés l'année précédente : Flaubert, Céline, Mauriac, Ramuz... *Mille, deux mille pages de désert en tranches hebdomadaires, explication de texte, dissertation, interrogation à la clé...* Que dire devant cette classe de latin-grec où la mort s'est mise à rôder ? Doit-il désormais se livrer au commerce des beaux sentiments ? Exerçant le même métier que son personnage, Jacques-Étienne Bovard n'a pas vocation à confondre la littérature avec des pilules euphorisantes. Au contraire. On mesure dans *Les Beaux Sentiments* cette nécessité d'être confronté à des livres où l'existence se trouve brutalement mise à nu. Là-dessus, de manière paradoxale, ce sont les élèves d'Aubort qui vont faire la leçon à leur prof.

Mais, en attendant, Aubort s'interroge, se découvre tout à coup vide, inconsistant, minable. Son profil est celui du bon enseignant, jeune, pas encore aigri, chez qui une sympathique bienveillance tempère la distance du sérieux, et inversement. Il a bien sûr des idées généreuses plein sa serviette, mais elles n'ont guère servi. D'où son désarroi. En lui, le suicide a ouvert une faille par où s'engouffrent la culpabilité, la honte, la conscience de sa propre médiocrité... Il réalise qu'il n'a peut-être jamais touché la vie que du bout des doigts.

Au nombre de ses dons, Jacques-Étienne Bovard possède celui du monologue intérieur. Huis clos de la conscience dans lequel le personnage démasque ses

lâchetés intimes, avec une sorte de joie féroce à piétiner sa propre image. Nausée de l'âme qui le fait descendre dans ses ténèbres, mais qui lui donne aussi une chance de reprendre possession de lui-même. Dans ses nouvelles, Bovard décrit des existences clouées au sol, retenues par la peur, la convention, la prudence helvétique qui est une variété de nanisme moral (lire *Nains de jardin*, Campiche, 1986). Dans ses romans, il montre en revanche une métamorphose possible: un chemin pour s'élever un peu au-dessus de soi-même, à hauteur d'homme, rien de plus. *Demi-sang suisse* (Campiche, 1994) faisait passer cette initiation par la médiation du cheval. Dans *Les Beaux Sentiments*, elle s'opère au contact des élèves, personnage collectif, avec ses voix multiples, qui donne au jeune Aubort la volonté de *ne plus jamais se rasseoir dans sa médiocrité*.

On retrouve ici les qualités de Jacques-Étienne Bovard. La netteté du style. L'observation clinique (la salle des maîtres, la société des « collègues »). La faculté d'émouvoir sans jamais mettre le pied dans la mélasse. Et la fermeté du récit qui prend une allure policière à partir du moment où Aubort soupçonne un de ses élèves d'être la victime d'abus sexuels. *Les Beaux Sentiments* se déroule sur un fond de colère sociale (coupes budgétaires, manifestation de fonctionnaires...) et fait escale entre les murs du Grand Conseil vaudois: l'occasion pour Daniel Brélaz d'entrer dans la fiction, à côté d'un député nommé Paumel, qu'Aubort définira comme un *sombre con*, ce qui laisse à pas mal de gens le loisir de se reconnaître. Ce n'est pas un roman sur le blues professoral. Ni sur la jeunesse abusée. Encore moins sur les « beaux sentiments »: mais sur un homme qui se bat avec cette idée, et par là même s'élève.

MICHEL AUDÉTAT
L'Hebdo, 1998

*LA LITTÉRATURE À L'ÉCOLE DU RÉEL,
OU COMMENT PASSER DE L'EXPLICATION
À L'IMPLICATION*

C'est à l'empreinte qu'il laisse en nous, autant qu'à son effet immédiat, que nous évaluons la qualité d'un livre. À cet égard, déjà, et par la façon dont il nous « tient » du début à la fin de la lecture, et par la marque qu'il laisse en nous, le troisième roman de Jacques-Étienne Bovard nous paraît son meilleur livre à ce jour. Or il va de soi que le mérite de ce livre ne se limite pas à telle « bonne impression ». À celle-ci se rattache en outre tout un réseau d'observations intéressantes et fécondes sur le monde dans lequel nous vivons en cette fin de siècle, notamment à l'approche de la nouvelle génération, avec les inquiétudes liées à la fuite en avant qui caractérise une forte mouvance de l'époque, et les espoirs associés à toutes les formes de résistance à l'abaissement général.

Dès la parution de *La Griffes*, nous avons salué, chez le jeune écrivain, une façon de traiter la réalité contemporaine de plain-pied avec un mélange d'aplomb et d'ironie, de précision et de sympathie qui se donnaient dans une langue sans fioritures. Intéresser le lecteur, avec cette histoire archi-prosaïque de personnages très typés *classe moyenne*, décidés à renoncer à la fumée, et marchant ensemble dans le Jura pour s'y aider, paraissait une gageure et pourtant le premier roman de Bovard, tout dénué qu'il fût de la moindre trace de « modernité » littéraire, amenait quelque chose de neuf, de net et de vif dans l'observation de la société qui nous entoure. Plus récemment, et sur un ton plus mordant, les nouvelles de *Nains de jardin* confirmaient cette qualité d'observateur acéré, parfois un peu carré voire caricatural à notre goût, mais qui avait le mérite non négligeable de faire rire en

égrenant quelques tableaux acides de la vie petite-bourgeoise en pays suisse comme s'y employèrent (en plus fin mais en moins vigoureux) un Peter Bichsel ou un Hugo Loetscher.

Dans *Les Beaux Sentiments*, Jacques-Étienne Bovard brasse à la fois plus large et plus profond, en fondant son observation sur un microcosme apparemment plus limité. Parce qu'il y est question de ce que vivent un prof, qui pourrait être le double de l'auteur, et quelques-uns de ses élèves, après le suicide inexplicable de l'un d'eux, d'aucuns hausseront peut-être les épaules sans aller y voir de plus près, concluant d'avance qu'il s'agit là d'un livre « sur l'école » ou « sur la jeunesse », « sur le suicide » ou « sur les abus sexuels », puisque aussi bien l'un des personnages en est victime. Or s'il est vrai que *Les Beaux Sentiments* se passe essentiellement en les murs d'un gymnase lausannois, et qu'il nous vaut un aperçu (sans égal en nos contrées) des préoccupations d'un enseignant et des relations que celui-ci entretient avec ses élèves et la cité, le roman nous saisit d'emblée par sa matière émotionnelle et la qualité, la justesse des voix qui s'en élèvent.

Roman de prof pour profs ? Nous dirions plutôt : au contraire, dans la mesure où les profs restent sûrement trop proches de ceux qu'évoque l'auteur, cherchant alors des clefs ou ne voyant précisément que le « document », tandis qu'un lecteur extérieur y trouvera surtout les acteurs humains du drame qui se joue.

La réussite des *Beaux Sentiments*, par ailleurs, ressortit autant à sa modulation littéraire qu'à sa dimension humaine ou éthique. Nous l'avons dit plus haut : c'est un livre de voix et d'immersion, dont les personnages se distinguent les uns des autres et se constituent, précisément, par la voix.

Il y a la voix narrative confondue avec celle de François Aubort, le jeune professeur à la fois hypersensible et

révolté, hautement conscient de ses responsabilités, dont le récit se détaille comme *sottovoce*, en stances successives évoquant une méditation ascendante, montée du fond de la conscience. À l’opposé de l’auteur nombriliste se « projetant » en un double plus ou moins flatteur, Jacques-Étienne Bovard construit bel et bien, du dedans, un personnage indépendant avec ce François Aubort peu sûr de lui, que la mort de son élève culpabilise (il se demande, le pauvre, s’il ne devrait pas renoncer à lire Beckett ou Kafka en classe, relayant la suspicion de son directeur et de quelques parents), ou qui paie un café à un groupe de gymnasiens pour leur éviter la torpeur du pastis... Ce fils de bourgeois rangés se critique volontiers lui-même, raillant sa propension à la B.A. de vrai saint-bernard. Du moins le sent-on moins désabusé que certains de ses collègues (une réunion de profs pas piquée des vers), mais par trop naïf aussi, au point de lui souhaiter quelque électrochoc. La vie se charge alors de le secouer, relançant son propre apprentissage.

Autre voix ensuite, de ce garçon d’une classe « technique » qui se débat dans une terrible situation personnelle camouflée par un optimisme de façade (tout est « super », n’est-ce pas ?), ce Cédric aux parents nuls et au beau-père par trop caressant qu’Aubort va prendre en charge avec l’aide de deux de ses élèves plus âgés. Tant par ses bouts de phrase un peu vasouillards (captés par l’écrivain avec une précision sans faille) que par telle composition « poétique » où il formule enfin son appel au secours, le personnage de Cédric incarne la fragilité et la vie bondissante, la pudeur blessée et la rage du petit animal, la déréliction de l’enfant perdu.

Les beaux sentiments qu’il suscite relèvent-ils, là-dessus, de la mélasse sentimentale et ne font-ils qu’entretenir la bonne conscience d’un chacun ? Le prétendre reviendrait à dire que toute solidarité réelle, dans ce

monde qui s'en gargarise, que tout souci de bien faire, que tout effort constructif, que tout amour procèdent de ladite sentimentalité. Or, les sentiments que filtre Bovard ne sont jamais liquoreux ou larmoyants. D'une autre façon, le personnage d'Anne-Sophie, elle aussi abusée et qui « fait avec » avec une maturité qui aide son maître à s'élever lui-même, nous reste aussi en mémoire comme une voix parfaitement individualisée.

Si *Les Beaux Sentiments* fait peut-être moins *littéraire* que nombre d'ouvrages célébrés en les chapelles de la paroisse littéraire romande, ce livre représente, à nos yeux, une véritable cristallisation de langage, où la matière bruissante et vibrante de l'ici et du maintenant est ressaisie, filtrée et transformée. Les hasards de la lecture nous ont fait lire le dernier livre de Jean-Marc Lovay, *Aucun de mes os ne sera troué pour servir de flûte enchantée*, en même temps que celui de Jacques-Étienne Bovard. On ne saurait imaginer ouvrages plus opposés apparemment dans leur forme et la réalité qui les tisse, et pourtant nous voyons en chacun d'eux l'expression d'une parfaite intégrité littéraire. Le fait que le public se jette plus volontiers sur l'un que sur l'autre n'a rien à voir avec la valeur respective de chacun...

JEAN-LOUIS KUFFER
Le Passe-Muraille, 1998